

PROLOGUE

Désolé, je ne peux pas.
Désolé, je ne peux pas.

Désolé, je ne peux pas.

Peu importait combien de temps je fixais le message gribouillé, le sens restait le même. Je le levai en l'air en espérant, en priant pour que le soleil révèle les autres mots qui auraient été écrits à l'encre invisible.

Mais rien n'apparut.

Seulement cinq petits mots... et pourtant, ils avaient le pouvoir de faire s'écrouler le monde qui m'entourait en un instant. Brisé, fracassé, explosé en un million de petits morceaux. Oui, c'était aussi dramatique que ça !

Je finis par réussir à décoller mes yeux du message et à fixer les visages terrifiés de ma belle-sœur et mes deux meilleures amies. Elles me regardaient comme si j'étais une star qui allait s'effondrer, se raser la tête, puis crever les yeux de quelqu'un avec son parapluie. Elles avaient l'air très inquiètes. Comme si j'étais une bombe à retardement qui s'apprêtait à exploser.

Et elles avaient raison.

C'était le cas.

Tic. Tac.

J'étais prête à sombrer dans la folie. Je la sentais essayer de m'aspirer comme un trou noir engloutissant

tout sur son passage. Combattre cette force d'attraction était presque au-dessus de mes forces.

Avais-je au moins envie de la combattre ?

Que se passerait-il si je me laissais aller ? Je savais que j'étais en état de choc, noyée dans une sorte de sentiment d'hébétément, de détachement. Mais je sentais aussi les autres émotions hostiles monter à la surface et lutter pour prendre le contrôle.

Je clignai des yeux. Ils piquaient.

J'essayai d'ouvrir la bouche pour prendre la parole. Elle était sèche et rien n'en sortit.

Je regardai mes meilleures amies Sue et Val, mes rocs ; les deux personnes sur lesquelles j'ai toujours pu compter... *Rien*. Pas un mot. Juste l'horreur.

Je déviai mon regard vers ma demi-sœur Stormy-Rain. C'était la rigolote, la rebelle qui aimait s'amuser. Elle avait la capacité de tourner à la plaisanterie même les situations les plus terribles. Encore une fois... rien. Seule l'horreur stupéfaite plaquée sur son visage livide.

Je baissai les yeux sur mes mains tremblantes ; elles écrasaient le papier. J'avais l'impression que mon cœur allait s'évader de ma cage thoracique et emporter mon estomac et mes poumons avec lui.

Puis je craquai. L'émotion me submergea en montant de la partie la plus primaire de mon âme où la logique, les règles et l'intellect n'exercent aucun pouvoir. C'était un lieu où les émotions sont rouges, brutes, non réfrénées.

Je me mis alors à hurler à pleins poumons jusqu'à ce que ma voix devienne rauque et ma gorge râpeuse.

– Enlevez-moi cette robe. Enlevez-la-moi. Retirez-la !

Mes doigts désespérés déchirèrent furieusement ma robe de mariée ; une robe que mes deux amies avaient mis dix minutes à me mettre, à cause des rubans entrelacés du corsage. Mais je me sentais piégée.

Sue et Val passèrent à l'action, tirant ensemble sur les rubans rétifs, mais cela prenait trop de temps. L'air autour de moi devint trop épais pour que je puisse respirer et j'eus l'impression de me noyer.

– Je ne peux pas respirer. Je ne peux pas respirer. C'est trop serré.

Val attrapa le couteau que le room service avait apporté un peu plus tôt, et l'utilisa sans hésiter. Le bruit du couteau-scie éviscérant les rubans fut comme des ongles qui crissent sur un tableau noir ; cela me donna la chair de poule. Mais je sentis le corsage se desserrer doucement, jusqu'à ce qu'il glisse enfin le long de mon corps meurtri et tombe inerte sur le sol.

J'étais enfin libre.

Les larmes arrivèrent alors. Chaudes, mouillées, des larmes qui coulaient sur mes joues et zébraient mon visage rougi de traces de mascara noir. Les larmes se transformèrent en sanglots.

Je regardai ma robe, la flaque pathétique de rubans, de satin et de perles répandue à mes pieds. Mais je me sentais toujours piégée. *Mes cheveux !* Le chignon parfait, maintenu par des barrettes de perles délicates. Soudain, j'eus l'impression que chaque mèche de cheveux se resserrait autour de ma tête, comme un boa constrictor sur le point de me tuer. Je tirai pour essayer de libérer mes cheveux de ses geôlières de perles.

Je voulais qu'on m'enlève ces barrettes. Qu'elles disparaissent. Je voulais me débarrasser de la moindre trace de ce mariage.

Je retirai mes boucles d'oreilles et attrapai la serviette la plus proche pour essuyer mon maquillage jusqu'à ce que mes lèvres me fassent mal. Il s'étalait alors sur mon visage comme une grosse couche moche.

Si quelqu'un s'était trouvé de l'autre côté de la fenêtre et avait regardé à l'intérieur, il aurait pensé que j'étais folle. Et je ne lui en aurais pas voulu. Parce que quelque part au fond de mon cerveau brouillé, je savais que je ressemblais à une cinglée échappée d'un hôpital psychiatrique qui aurait vraiment besoin d'une camisole et d'une violente thérapie aux électrochocs. Mais comment aurait-il pu en être autrement ?

Parce qu'il...

Michael Edwards, fiancé pendant une année, petit ami parfait pendant deux ans, m'avait quittée, moi, Lilly Swanson, seulement dix minutes avant le moment où j'étais censée me rendre à l'autel. La bouteille du parfum qu'il avait voulu que je porte aujourd'hui – il avait insisté, parce que « c'était son préféré » – semblait se moquer de moi sur la commode. Alors je l'attrapai, la jetai contre le mur et la regardai éclater en un million de morceaux, comme ma vie. Je fus frappée par l'odeur sucrée écœurante et sentis mon estomac se nouer.

Qu'allais-je dire aux cinq cents invités qui étaient assis dans l'église à m'attendre ? Certains avaient pris l'avion depuis l'Australie pour venir ici, en Afrique du Sud.

Salut tout le monde. Merci d'être venus. Devinez quoi ? SURPRISE ! Il n'y a pas de mariage !

Un mariage pour lequel mon père avait dépensé une petite fortune.

Un mariage qui allait être parfait.

Parfait, mince. Parfait !

J'avais tout fait pour. J'avais géré minutieusement chaque petit détail. Il avait fallu des mois et des mois d'organisation méticuleuse pour préparer ce jour, et maintenant quoi ?

Tout devint très flou tout à coup. Je me souvins vaguement de mon frère James qui fit irruption dans la chambre

en criant des insultes et en jurant qu'il allait le tuer. Il mit même un coup de poing au garçon d'honneur quand celui-ci affirma ne pas être au courant des intentions de Michael. Mon père, qui est avocat et très raisonnable, essaya de trouver un mobile légitime pour le comportement de Michael, en insistant pour que nous lui parlions avant d'en venir à des conclusions hâtives. Des centaines d'appels téléphoniques suivirent : où était-il ? Qui l'avait vu ? Où était-il allé ?

Au bout d'un moment, les invités furent mis au courant, et la rumeur alla bon train.

Il a eu une relation extraconjugale.

Il s'est enfui avec quelqu'un d'autre.

C'est un criminel en cavale.

Il est gay.

Il a été enlevé par des extraterrestres et ils ont pratiqué sur lui des expériences. (Avec un peu de chance, cela a été extrêmement douloureux.)

Les gens balançaient des gros mots comme « bâtard », « connard » et « menteur ». Ils lançaient aussi des mots comme « honte », « désolé » et « pitié ». Ils se demandaient s'ils devaient récupérer leurs cadeaux de mariage ou les laisser. Quel était le protocole dans ce genre de situation ?

Pendant que le monde autour de moi devenait fou, je sentis un calme étrange me tomber dessus. Plus rien ne semblait réel et je commençais à avoir l'impression d'être une voyeuse en train d'observer ma vie à distance. Je me fichais d'être assise par terre en soutien-gorge et petite culotte. Je me fichais que mon mascara et mon rouge à lèvres soient tellement étalés que je ressemblais au Joker dans *Batman*. Je me fichais de tout.

Quelques minutes plus tard, mon frère Adam, le médecin, déboula et insista pour que je boive un Coca et avale

le petit cachet blanc qu'il m'enfonçait dans la gorge. Il me calmerait, selon lui.

Peu de temps après, ma mère, comédienne de théâtre toujours dans l'exagération, est arrivée pour donner la représentation de sa vie.

– Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

Elle posa sa main sur son cœur.

– Qu'est-ce donc ? La folie la plus raisonnable ? La puanteur la plus nauséabonde ?

Elle se tint la tête et cria :

– Pourquoiiiii ?

– Pour l'amour de Dieu, Ida, ce n'est pas une de ces satanées pièces shakespeariennes !

J'entendis la colère dans la voix de mon père. Même après dix-huit ans de divorce, ils ne pouvaient toujours pas être courtois l'un envers l'autre.

– Permetts-moi de te rappeler que le monde est un théâtre, répliqua ma mère, le timbre profond de sa voix tremblant pour ajouter de la tension dramatique tandis qu'elle penchait la tête en arrière et serrait les dents.

– Encore une de tes conneries ! Manifestement, tu n'as toujours pas appris à séparer le rêve de la réalité !

– Eh bien, j'ai réussi à le faire avec notre mariage !

Mon frère se rua entre eux.

– Arrêtez. Ce n'est pas le moment !

Et là, le tumulte éclata.

Le prêtre vint offrir une sorte de conseil spirituel, mais sortit rapidement et rougit quand il vit dans quelle tenue je me trouvais. Quelques proches curieux passèrent la tête par la porte, affublés d'une expression triste, et désolés comme des chiots, mais eux aussi repartirent quand ils me découvrirent en train de faire l'étoile de mer par terre.

Un grabuge énorme suivit quand le photographe fit irruption et commença à me parler de photo : personne ne l'avait informé. Le grabuge se transforma carrément en un spectacle de monstre quand ma cousine Annie, qui avait dessiné ma robe gratuitement comme cadeau de mariage, vit l'état de sa « plus belle création » en boule et déchirée au sol. On aurait dit qu'elle allait se mettre à pleurer.

Puis tout devint très flou et les bruits autour de moi se fondirent en un étrange vrombissement.

Je fermai les yeux et tout devint noir.